

Au mois d'octobre 1870, après avoir trouvé en Angleterre les ressources nécessaires pour continuer la campagne, nous traversâmes la Normandie, où l'on nous avait annoncé des batailles imaginaires; puis nous nous rendîmes à Tours et de là sur la Loire où une lutte sérieuse se préparait. Les combats de Toury et d'Artenay avaient déjà eu lieu. Orléans était aux mains des Bavaois; leurs éclaireurs s'avançaient tous les jours jusqu'à la limite de la forêt de Marchenoir, située à six lieues à l'est de Vendôme, entre la Loire et le Loir. Entre cette forêt et Vendôme ainsi qu'au sud de la Loire en Sologne, s'organisait, non sans confusion, la nouvelle armée qui

bientôt devait se faire connaître sous le nom d'*Armée de la Loire*.

Ce qu'on voyait à Tours n'était pas fait pour rendre le courage et l'espoir. Les ministères passaient d'un jour à l'autre d'une folle confiance à un fol abattement, suivant les nouvelles bonnes ou mauvaises qu'ils recevaient. Gambetta, nouvellement arrivé de Paris, semblait par son énergie et son dévouement, digne du poste éminent qu'il occupait, mais il continuait à pratiquer le système de mensonges officiels que l'Empire avait légué à la République. Les journaux croyaient servir la patrie en calomniant les ennemis, en inventant des succès de fantaisie. Les démentis infligés par les événements à leurs imaginations décourageaient d'autant plus ceux qui s'étaient laissé duper par leur enthousiasme factice. Au milieu de tout cela, le public passait, causait, riait, trouvant la situation piquante et neuve, et n'en sentant nullement la tragique détresse. Les costumes les plus bizarres se croisaient dans les rues; francs-tireurs de

toutes couleurs, officiers de toute arme, garibaldiens, zouaves pontificaux, mobiles de tous les départements, et des croix rouges en si grand nombre qu'on se demandait avec scandale s'il n'y avait pas encore plus de médecins et d'infirmiers que de soldats. Je revoyais là des figures que j'avais rencontrées avant Sedan; il s'y trouvait même, hélas! des officiers qui avaient juré de ne pas reprendre les armes, et qui se préparaient à violer leur parole, encouragés par un gouvernement chez qui le sens de l'honneur s'était émoussé comme le sens de la vérité. Jamais je n'ai senti aussi vivement l'incurable légèreté du caractère national, la puissance d'illusion qui empêchait les esprits d'envisager la réalité dans toute sa laideur, enfin cet aveuglement volontaire qui rend les Français incapables de voir, de dire et d'entendre la vérité. Sans doute ils sont héroïques, ils savent sacrifier leur fortune et leur vie, ils ont un ressort merveilleux pour rester gais au milieu du malheur, et rire de leurs revers; mais ces qualités perdent leur

prix si l'on n'y joint pas le sérieux, la résolution réfléchie et les mâles convictions (1).

C'est avec joie que je quittai la ville bruyante et presque gaie, pour me rendre en Beauce au milieu des camps, au milieu de ceux qui allaient lutter, souffrir et mourir pour la patrie. Le 27 octobre, nous avons installé deux postes d'ambulance à Oucques et à Saint-Léonard, en arrière de la forêt de Marchenoir, et nous commençons à soigner les malades du 16^e corps d'armée, rhumatisants, fiévreux et varioleux.

L'Orléanais était désigné dès ce moment comme devant être le principal champ de

(1) Cette peinture est vraie. Elle reproduit fidèlement l'impression que me fit mon passage à Tours en octobre 1870. Nous ne devons pas être injustes pourtant. La postérité ne verra pas aussi vivement les côtés humiliants du tableau ; elle verra surtout que la France, après le désastre de Sedan, a résisté pendant cinq mois avec des armées improvisées, contre la plus nombreuse et la meilleure armée qui ait paru jusqu'à ce jour ; et elle dira ce qu'ont dit des Allemands eux-mêmes, que la France seule était capable de cette héroïque folie. Beaucoup de vertus nous manquent, mais non le patriotisme ni l'esprit de sacrifice. C'est là notre consolation et notre espoir.

bataille des armées allemande et française. De ce côté, en effet, les Allemands pouvaient menacer à la fois Tours, notre capitale provinciale, Bourges notre grand arsenal, le Maïs notre principale position stratégique ; les Français, par contre, protégeaient ces trois points, tout en menaçant l'armée d'investissement de Paris du côté le plus vulnérable. Les premiers coups devaient être portés entre le bois de Mont-Pipau, en avant duquel s'étaient fortifiés les Bavaois, et la forêt de Marchenoir, ligne des avant-postes français. C'est là que nous attendions, anxieux du moment où nous entendrions de nouveau le canon.

La situation était solennelle. Paris était absolument bloqué, Metz venait de se rendre ; l'espoir de la France reposait sur d'Aurelle de Paladines, à qui venait d'être confié le commandement de la nouvelle armée. C'était moins alors une armée qu'une cohue. Peu de cavalerie et mal montée, une faible artillerie traînée par des chevaux efflanqués, des troupes de ligne sales et mal disciplinées formées

de soldats trop vieux ou trop jeunes, des mobiles ignorants du maniemment des armes, munis de mauvais fusils à piston, peu et mal vêtus, des approvisionnements insuffisants et irréguliers; rien de tout cela ne pouvait inspirer confiance. Et pourtant, en quinze jours, d'Aurelle de Paladines avait transformé en armée cette cohue; par une sévérité depuis longtemps inconnue, il avait rétabli la discipline; les officiers devaient coucher au camp comme les soldats; tous les jours des manœuvres, des marches, des inspections. Les soldats prenaient bonne tournure, un air plus confiant et plus martial. Les régiments défilaient en ordre, suivis de leurs bagages et de leurs vivres, et sans laisser derrière eux ces innombrables traînards qui ont été, dès le début de la campagne, la honte de notre armée. Sans doute, le cœur saignait à voir les dures nécessités de cette discipline; l'écurie de notre ambulance servait de corps de garde, et plus d'une fois il en est sorti des malheureux condamnés à mort pour vol ou pour

insubordination. L'un d'eux était un père de famille, très-aimé de ses camarades, maréchal des logis d'artillerie, qui avait dit « *blanc bec* » à son capitaine. Un autre était un jeune garçon de dix-huit ans; il s'était engagé dans un moment d'enthousiasme, et, bientôt après, dégoûté par les fatigues du camp, il avait voulu s'échapper. D'autres avaient pris, qui une poule, qui un dindon, péchés d'habitude dans une armée que l'intendance avait la coutume de ne pas nourrir. Mais si dures que fussent ces sévérités, le résultat en prouva bientôt l'heureuse influence, et quand, le 7 novembre, deux mille hommes d'infanterie, cavalerie et artillerie bavaoises vinrent attaquer nos avant-postes à Saint-Laurent-des-Bois, ils furent vigoureusement accueillis et repoussés.

L'affaire avait été courte et peu sanglante, car notre ambulance recueillit tous les blessés, et il n'y en avait guère qu'une cinquantaine. Mais les troupes étaient excitées par ce premier succès, et profitant de leurs bonnes dis-

positions, d'Aurette de Paladines attaqua, le 9 novembre toute la ligne des positions bava- roises. Grâce à des dispositions stratégiques excellentes (les officiers allemands me l'ont dit eux-mêmes), à la supériorité du nombre (cinquante mille hommes, contre dix-neuf mille) (1), et à la bravoure de nos jeunes troupes, la bataille de Coulmiers fut une vraie victoire. Mais, chose curieuse, les officiers français avaient si peu confiance dans leur armée, qu'ils ne voulaient pas croire au suc- cès. Comme nous les félicitons le soir, ils hochaient la tête en disant :

— Aujourd'hui ce n'est rien, c'est demain que ce sera chaud. Dieu sait si nous pour- rons résister aux renforts qui vont leur ar- river.

Le général Reyaux se replia avec la cava- lerie au lieu de poursuivre l'ennemi. Le len- demain, les Bavares avaient reculé de plus

(1) Voyez l'appendice n° III. La bataille de Coulmiers fait le plus grand honneur au courage des troupes qui y ont été engagées de part et d'autre.

de dix lieues; nous avons laissé échapper le fruit de la victoire.

Dès le 8 au soir, nous avons rejoint les troupes avec des voitures de paysans de toute forme et de toute grandeur. Pour la première fois, et aussi, hélas ! pour la dernière, nous eûmes le bonheur de marcher en avant avec notre armée victorieuse. Les blessés nous disaient : « Cela va bien, » et nous avançions lentement le long de la chaussée encombrée par l'artillerie, si bien que nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du soir, comme on tirait les derniers coups de canon, à Coulmiers, le centre et le point le plus disputé de la bataille. C'était un beau et terrible spectacle que celui de cette immense plaine éclairée par huit incendies et où se mouvaient confusément les masses noires de nos troupes regagnant leurs campements. Le château de M. de Villebonne, dont le parc avait été le théâtre d'un combat acharné, regorgeait de blessés. Ils étaient pêle-mêle étendus à terre, Bava-rois et Français. Je les vois encore, tout sanglants, quel-

ques-uns gémissants, mornes pour la plupart. Un grand nombre ne voulaient pas être transportés et demandaient qu'on les laissât mourir en paix. Après avoir aidé les chirurgiens militaires à panser les blessés, nous les portons sur nos voitures, pour les évacuer en arrière de l'armée, à Ouzouer-le-Marché. Il tombait de la neige à demi fondue, bien peu de nos voitures étaient bâchées, et nous n'avions pas assez de couvertures pour tous ces malheureux, couchés sur la paille humide. Le retour au milieu des convois de vivres et de munitions, des trains d'artillerie, des troupes en marche fut d'une mortelle lenteur. Ce ne fut qu'à une heure du matin que nous arrivâmes à Ouzouer-le-Marché, qui devint depuis ce jour un de nos deux postes d'ambulance à la place de Saint-Léonard.

Nous devons y rester jusqu'en février 1871. Pendant les trois semaines qui suivirent la victoire de Coulmiers, nous vivions dans l'attente quotidienne d'une bataille. L'armée française se renforçait tous les jours, elle

était en position en avant de la forêt d'Orléans. Au 15^e et au 16^e corps étaient venus se joindre, sur la droite le 18^e et le 20^e corps, et sur la gauche le 17^e. Toutes ces troupes étaient pleines d'entrain, d'espoir; la discipline était excellente; les soldats commençaient à comprendre combien était belle la cause pour laquelle ils se battaient. Il ne s'agissait pas avant tout de tuer des Prussiens, mais de délivrer le pays de l'invasion et deux provinces de la domination étrangère. Malheureusement Frédéric-Charles était arrivé à Pithiviers, avec une partie de l'armée de Metz. Nos jeunes troupes, nos officiers ignorants ne pouvaient lutter contre ces soldats aguerris, ces chefs expérimentés, cette formidable artillerie. Les quatre journées de Patay, Bazoches, Loigny furent glorieuses pour notre armée, mais se terminèrent par la reprise d'Orléans et la déroute des Français. Le 2, nous avons été au champ de bataille et avons ramené cent trente nouveaux blessés; le 3, l'arrière-garde française nous empêcha de passer; le 5,

il n'y avait plus un seul soldat français entre nous et Orléans; le 6, un uhlan arriva, bientôt suivi d'un détachement. Il s'adressa en français à quelques-uns d'entre nous qui étions sur la place :

« Y a-t-il des francs-tireurs ici? »

Comme nous refusions de lui répondre, il éclate en injures et en menaces violentes, puis voyant que nous ne nous en émouvions pas, il change brusquement de ton, et d'une voix aimable :

« Un peu de feu, s'il vous plaît, » dit-il en prenant un cigare.

Le prince Albrecht arriva le lendemain, avec une assez nombreuse cavalerie. Le 7 commençait sur notre gauche la bataille de Beaugency-Cravant, où Chanzy sut rallier l'armée en déroute, lutter pendant quatre jours et opérer sa retraite sans perdre ni canons, ni prisonniers. « On ne pourra jamais parler de l'armée de la Loire qu'avec le plus grand respect, » écrivait après ces batailles un officier d'état-major du grand-duc de

Mecklembourg dont le corps avait joué le principal rôle dans ces périlleuses journées (1). Mais à quel état se trouvait-elle réduite, cette pauvre armée ! Les mobiles mal équipés perdaient leurs souliers dans la boue, leurs habits étaient en haillons ; ils étaient obligés d'attacher leurs couvertures autour de leur taille pour cacher les trous de leurs pantalons. Le bataillon d'Eure-et-Loir avait reçu le surnom bien mérité de *Bataillon des Sans-Culottes*. Ils étaient aussi mal nourris que mal vêtus. J'en ai vu qui vécurent quinze jours de biscuit. Et ils se battaient contre un ennemi qui mangeait de la viande trois fois par jour, sinon quatre !

La bataille de Cravant nous avait encore amené des blessés, mais à partir de ce moment le canon s'éloigna de nous. Le flot des

(1) Les mêmes paroles m'ont été dites par un *officier d'état-major* bavarois. Quand on songe que Chanzy a combattu sans désavantage pendant quatre jours avec des troupes qui venaient de se battre sans relâche du 1^{er} au 4 décembre et qui avaient fini par être mises en déroute, on ne peut s'empêcher d'admirer et le chef et les soldats.

envahisseurs traversait notre bourg pour aller se battre à Fréteval, puis à Vendôme, enfin au Mans, où se termina la campagne. Pour nous, nous étions en pleine occupation prussienne, ayant tous les jours sous les yeux le monotone spectacle des passages de troupes et de convois, et échangeant les émotions des jours de combat contre l'activité régulière et calme de l'ambulance sédentaire.

Malheureusement les paysans de la Beauce étaient loin de valoir ceux des Ardennes. Démoralisés et égoïstes, ils étaient incapables de s'imposer un sacrifice pour nos soldats ou nos blessés, tandis que la peur et l'intérêt en faisaient souvent les alliés des Allemands. Il est vrai que quand nous avons été victorieux à Coulmiers, quelques-uns se sont montrés aussi féroces qu'ils avaient été lâches, et sont devenus redoutables à ceux devant lesquels ils s'inclinaient la veille. A Oucques, nous avons eu de la peine à défendre deux blessés bavaois que la population voulait lapider. A Saint-Léonard, un paysan tirait la jambe

brisée d'un Allemand, et osait me dire en ricanant :

— Hein! je m'amuse à lui faire du mal.

Leur sottise ignorance dépasse ce qu'on peut imaginer. Ils prenaient toujours les membres des ambulances internationales pour des Allemands et leur drapeau pour le drapeau prussien. Ils étaient convaincus que nous étions d'intelligence avec l'ennemi et affirmaient que nous lancions des fusées pour lui annoncer la position des armées françaises. Ils n'ont jamais pu admettre que nous fissions gratuitement le service d'ambulance, et sont encore convaincus que nous dévalisions nos blessés. — Quant à la moralité des paysans beaucerons, je la crois encore inférieure à celle des habitants des villes. La débauche, les haines, les calomnies, s'étalent au grand jour, et dans le sein même des familles, il y a des hontes qui ne se peuvent raconter.

Et pourtant là aussi nous avons trouvé des cœurs dévoués, des âmes d'élite. Je n'oublierai pas le vieux fouriériste de Saint-Léonard,

doux apôtre qui rêvait à l'harmonie universelle au milieu des soldats bavarois qui pillaient sa maison. A des officiers qui ru-doyaient sa femme, il montra l'Évangile en leur disant :

— Vous vous dites chrétiens, avez-vous lu ce livre-là ?

Ils se turent et rougirent. Je n'oublierai pas non plus les habitants de Villiers, près Vendôme, chez qui nous fûmes reçus comme des amis de vieille date, je devrais plutôt dire, comme des enfants dans la maison paternelle. Nous avons entendu de la bouche de paysans et de paysannes des paroles d'or qui resteront gravées dans nos cœurs. La mère d'un blessé mort à l'ambulance vint vers D. et moi après l'enterrement et nous dit :

— Mes bons messieurs, je ne vous reverrai sans doute jamais, mais jamais je ne vous oublierai. Laissez-moi vous embrasser.

Et la pauvre vieille mère nous embrassa en pleurant. Une femme dont le mari venait de mourir du choléra, nous disait :

— Si vous saviez comme il était bon ! Si vous saviez comme il aimait ses enfants. Il n'avait jamais les yeux assez grands pour regarder ses enfants.

Mais à côté de cela chez le plus grand nombre quelle sécheresse de cœur, quelle bassesse d'âme ! Chez quelques-uns, quelle méchanceté !